

Rwanda

Une messe au milieu des squelettes

- par l'un des envoyés spéciaux de l'AFP Christian MILLET

KIBUYE (Rwanda), 3 juil

De la petite église de pierre qui domine le lac Kivu, s'élève un cantique que les fidèles rythment en frappant dans leurs mains. Tout autour, flotte une odeur fade, nauséabonde, écoeurante : celle, à moins de cinq pas de l'édifice, de cadavres desséchés, de squelettes, de crânes que les paroissiens refusent d'ensevelir. L'église catholique Saint-Jean, à Kibuye, dans l'ouest du Rwanda, est située au milieu d'une étroite presqu'île qui s'enfonce dans le lac Kivu, au milieu duquel passe la frontière avec le Zaïre.

Sur cette langue de terre boisée, dont les deux côtés plongent en pente raide dans l'eau profonde, quelque 4.000 Tutsis de Kibuye et d'autres régions se sont fait piéger. Catholiques pour la plupart, ils s'y étaient rassemblés à partir du 9 avril en pensant que l'église, la sacristie et un vaste gîte paroissial constitueraient un bon refuge pour échapper aux tueries des Hutus. Le 17, au moins 3.000 d'entre eux y ont été massacrés, selon les chiffres du Comité international de la Croix-rouge (CICR) et des militaires français.

Depuis, les corps de ceux qui ont été tués dehors, en tentant de fuir, ont été laissés sur place.

A trois ou quatre mètres de l'église, au milieu des premiers buissons, un demi-squelette couvert d'une jambe de pantalon. Le corps a été coupé en deux, quelques vertèbres au-dessus du bassin. L'autre moitié, sans tête, gît un peu plus loin.

Partout, dans les fourrés et les bosquets de la presqu'île, ce ne sont que crânes, os de membres isolés ou squelettes plus ou moins entiers. Sur la cage thoracique défoncée de l'un d'eux, pèse une énorme pierre qui montre de quelle façon la victime a été achevée.

Quand on prie, on oublie

Par les fenêtres de l'église aux vitraux brisés, passe la voix du prêtre, le père Jean-François, si proche qu'on entend ce qu'il dit d'abord en français puis en kinyarwanda. Son sermon s'appuie sur le cinquième commandement de Dieu : "Tu ne tueras point".

Les cadavres ont été retirés du lieu de culte et des autres bâtiments paroissiaux pour être jetés dans des fosses communes creusées tout près, si peu profondément qu'émergent, ici ou là, un pied, une main ou un genou desséchés. Sur le sol et les murs, le sang séché n'a pas même pas été lavé partout.

Le prêtre lit un message du commandant du "sous-groupement nord" de l'opération "Turquoise", le colonel Patrice Sartre, qui a installé son PC vendredi à Kibuye : "Les militaires français (...) aideront toute personne sans discrimination aucune, ni ethnique ni régionale (...) Le temps des massacres est maintenant clos".

La messe finie, le curé, un Hutu, dit à quelques journalistes, que ce "message est très important car il montre que les Français ne vont faire que de l'humanitaire alors que nous (les Hutus) pensions qu'ils venaient aussi nous aider à combattre le FPR" (Front patriotique rwandais) dominé par les Tutsis).

En tant que prêtre, ne peut-il pousser ses paroissiens, uniquement hutus désormais, à ensevelir les dizaines et peut-être centaines de squelettes qui jonchent les abords de son église et des bâtiments paroissiaux ? La réponse prend la forme d'une question déroutante : "Qui va payer ce travail ?"

Dire la messe dans cette odeur de mort ne le gêne-t-il pas ? "Quand on prie, on l'oublie".

Il n'était "pas là" au moment des massacres et reconnaît que le précédent curé et l'abbé de la paroisse ont été tués. Ils étaient tutsis, précisera plus tard un des rescapés retrouvés récemment par les militaires français dans les forêts environnantes.

Les victimes ? Parmi elles, "il y avait des complices" du FPR, affirme le prêtre en appelant les combattants tutsis les "Inyenzis" (cancrelas) parce que, "quand ils attaquent, ils se répandent comme des cancrelas".

chm/bd